



Automne 2007
Volume 8, numéro 3

Sommaire du numéro

- 1** ÉDITORIAL
Appel à la décroissance
- 3** *La décroissance est l'issue du labyrinthe*
- 7** *Prosperité et richesse ou décroissance et simplicité*
- 8** *1^{er} Août 2007, Un pont s'effondre à Minneapolis aux Etats-Unis...*
- 8** *La décroissance, un choix pour l'humanité*
- 10** *Vroum, Vroum, Vroum*
- 10** *RQSV-MQDC : diviser... pour mieux agir?*
- 11** *Le Mouvement québécois pour une décroissance conviviale*
- 11** *Un geste peut changer le monde!*
- 12** *Pas de décroissance réussie sans Simplicité volontaire*
- 14** *Bref historique de la décroissance au Québec*
- 14** *Pour favoriser la décroissance : la décentralisation*
- 15** *Trop, c'est comme pas assez!*
- 16** UN BRIN DE LECTURE
- 17** AGORA
- 18** PETITES NOUVELLES
- 20** DEVENIR MEMBRE

SIMPLICITÉ VOLONTAIRE
ET DÉCROISSANCE

ÉDITORIAL

Appel à la décroissance

par Serge Mongeau

L'avenir de l'humanité est menacé! Des millions de personnes dans le tiers-monde manquent de l'essentiel tout en sachant que dans les pays industrialisés, ce sont les maladies liées à l'abondance qui constituent les principaux problèmes de santé. L'écart entre riches et pauvres s'accroît partout dans le monde. Les ressources renouvelables aussi bien que non renouvelables diminuent et leur accès amène des conflits de plus en plus graves. Les réserves en eau potable s'épuisent rapidement. Les organismes vivants contiennent toujours plus de polluants, avec comme conséquence pour les humains une augmentation constante de diverses pathologies qui leur sont liées. Les gaz à effet de serre s'accumulent et provoquent un réchauffement climatique aux multiples conséquences. [...]

Il faut agir, et tout de suite. Et s'attaquer aux vraies causes, à ce système économique fondé sur une incessante croissance mais qui n'est pas viable à long terme. Comment, en effet, croire qu'une Terre aux limites finies peut supporter une exploitation sans cesse croissante et illimitée de ses ressources et de ses capacités à détruire les déchets résultant de la production et de la consommation humaines? Déjà nous consommons comme si nous avions une planète et demie; en conséquence, nous dilapidons aujourd'hui le capital terrestre qui devrait répondre aux besoins des prochaines générations. Si tous les habitants de la planète consommaient comme nous, il faudrait cinq ou six planètes. Et il faut bien réaliser que la plupart des Terriens, intoxiqués par les images répandues par nos médias, aspirent à notre mode de vie et voudraient consommer comme nous. D'ailleurs, les milliards de citoyens du tiers-monde qui ne peuvent aujourd'hui satisfaire à leurs besoins essentiels ont parfaitement le droit d'augmenter leur consommation.

Suite à la page 2



Le bulletin *Simpli-Cité* est publié 4 fois l'an par le Réseau québécois pour la simplicité volontaire. Le RQSV laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs textes. La reproduction des textes est encouragée à condition d'en mentionner la source.

POUR CE NUMÉRO :

Coordination : Diane Gariépy et
Alain Lavallée
Révision : Diane Gariépy et
Lysanne Bédard
Mise en page : Yolande Cusson
Dessins originaux : Claire Obscure
www.claireobscureillustration.com

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec, 2007

Bibliothèque nationale du Canada, 2007

ISSN : 1718-1755

PROCHAIN NUMÉRO

Simpli-Cité

Mourir...simplement

Faites parvenir vos textes au plus tard
le 5 novembre 2007.

Vous souhaitez écrire un texte ou
communiquer de l'information pour
le prochain bulletin ?
N'hésitez pas !

RQSV@simplicitevolontaire.org

*Malheureusement, nous ne pouvons nous
engager à publier tous les textes reçus.*

Commentaires

Vous avez des commentaires ou des suggestions ?
N'hésitez pas à nous les faire parvenir :

1710, rue Beaudry, local 3.3
Montréal (Québec) H2L 3E7
Téléphone : 514 937-3159

Courriel : RQSV@simplicitevolontaire.org

Site Internet et forum du RQSV :
www.simplicitevolontaire.org

 Pensez à l'environnement! Imprimez sur du
papier recyclé.

Suite de la page 1

Mais nous? Fort évidemment, nous devons trouver les moyens de diminuer notre consommation tout en répondant aux besoins de tous et en rétablissant l'équilibre avec ce que la planète peut nous offrir à long terme. Cela ne peut se faire en poursuivant notre croissance économique. Au contraire, il faut envisager une longue période de décroissance économique. Ce que d'aucuns considèrent comme une utopie est parfaitement réalisable. Certes, il s'agit d'un immense défi à relever, qui fera appel à l'imagination, à la solidarité et à la détermination. Mais quelle occasion de nous donner un nouveau vivre ensemble plein de sens! Nous possédons déjà sur la Terre les moyens pour répondre à tous nos besoins; mais nous n'avons et n'aurons jamais de ressources suffisantes pour satisfaire à tous nos caprices, à tous ces désirs cultivés par une habile propagande qui permet à une minorité de s'enrichir monstrueusement.

Pour cela, nous devons vivre autrement : ne plus nous isoler dans nos consommations individuelles insatiables et accorder au bien commun la priorité, en recourant davantage à des solutions collectives; mettre un terme à cette incessante quête de la richesse matérielle qui nous amène à une compétition acharnée où une minorité accapare toujours davantage; cesser de croire que les solutions viendront de nouvelles technologies. En fait, nous devons reconstruire notre société pour que tous disposent du minimum leur permettant de s'épanouir pleinement.

Nous y parviendrons en nous donnant les moyens de diminuer les écarts entre les riches et les pauvres, donc en nous assurant que notre société soit vraiment équitable; en tournant le dos à cette mondialisation qu'on veut nous imposer et donc en nous appuyant sur des économies plus locales, qui permettent d'éviter les énormes conséquences environnementales du mode actuel de circulation des marchandises de même que la perte des emplois locaux que les délocalisations provoquent, en même temps qu'elles entraînent une exploitation éhontée des travailleuses et travailleurs du tiers-monde et d'ici; en intensifiant nos relations avec nos concitoyens, nous donnant plus de services collectifs, un plus grand accès aux activités culturelles et plus d'occasions de nous solidariser; en mettant un terme au gaspillage insensé des ressources qu'entraînent l'obsolescence planifiée, le jetable après usage et la publicité omniprésente; en multipliant les ressourceries et en encourageant la prolongation de la vie des objets, notamment par la réhabilitation des métiers de réparation (cordonnerie, couture, etc.).

Comment faire tout cela? D'abord, en commençant chacun dans sa propre vie à appliquer la devise de Gandhi «vivre plus simplement pour que les autres puissent simplement vivre», donc s'intégrer au courant de la simplicité volontaire. Aussi, encourager toutes les initiatives qui vont déjà dans le sens de cette société que nous voulons instaurer : l'agriculture soutenue par la communauté, l'achat local, les cuisines collectives, le boycott des commerces tels que Wal-Mart, etc.

S'opposer à la mondialisation néolibérale. Nous impliquer dans nos communautés locales, pour développer des services collectifs vraiment accessibles à tous. Enfin, reprendre le contrôle de notre système politique actuellement au service des mieux nantis; d'abord en empêchant nos gouvernements de poursuivre dans leur idolâtrie de la croissance et ensuite en édifiant un système politique qui corresponde à la vraie démocratie.

N'attendons pas les catastrophes annoncées,
commençons à agir dès aujourd'hui. ☞

SIMPLICITÉ VOLONTAIRE ET DÉCROISSANCE

Au 1^{er} Colloque sur la décroissance tenu à Montréal, le 26 mai 2007, la conférence d'ouverture fut présentée au moyen d'un enregistrement vidéo. D'Avignon, Jean-Claude Besson-Girard¹, artiste-peintre et objecteur de croissance, a commencé par énoncer un constat : Nous nous retrouvons dans un cul-de-sac, perdus comme dans un labyrinthe... Pour en sortir, il faut pouvoir se rappeler comment nous y sommes entrés.

*Voici des extraits de cette conférence qui paraîtra intégralement dans le livre *Objecteurs de conscience, la décroissance pour sortir de l'impasse*, cet automne, à Écosociété*

La décroissance est l'issue du labyrinthe

[...] La décroissance, ce n'est pas rien et encore moins Le Rien! La décroissance est une expression provocante. Ce n'est pas une théorie, ni même pas un concept. Elle fait parler. Parlons en! [...]

Un constat accablant

On peut identifier quatre crises majeures : environnementale, sociale, culturelle et démocratique. Ces quatre crises remettent en cause, comme jamais, le dogme de la croissance économique sans limites et le productivisme qui l'accompagne. Elles révèlent, également, pour les résoudre, l'inefficacité flagrante du «développement durable». Mais, au-delà de ces aspects économiques, physiques, biologiques, sociologiques et politiques, se profile en réalité une crise anthropologique sans précédent.

La crise environnementale

[...] Cette crise de notre relation à la Nature, se manifeste dans trois domaines principaux : le climat, la biodiversité, les énergies fossiles.

Le climat : Tout le monde peut connaître, maintenant, les conclusions des scientifiques du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC). Les données recueillies par le GIEC viennent de faire l'objet, du 2 au 5 avril à Bruxelles, d'un débat entre plusieurs centaines de scientifiques et les représentants de quelque 190 pays. La première partie du rapport du GIEC, réuni à Paris, le 2 février dernier, avait entériné la responsabilité des acti-

vités humaines dans le réchauffement. La seconde partie traite de ses conséquences et de l'adaptation au phénomène. D'ores et déjà, l'inventaire des constats actuels est accablant : la fonte du permafrost (ou permagel : sol minéral des régions froides, gelé en permanence à une certaine profondeur), la fonte des calottes polaires et des glaciers, la modification de la faune et de la flore, l'augmentation de la température des lacs et des rivières, la précocité du bourgeonnement de la végétation et des migrations des oiseaux, les modifications de la répartition des algues, du poisson, du plancton, etc.

En tablant sur un réchauffement compris entre 2°C et 4,5°C au-dessus des valeurs de 1990, les scientifiques évaluent entre 1 et 3,2 milliards le nombre d'humains touchés par les pénuries d'eau. Des centaines de millions de personnes seront menacées par la hausse du niveau des océans. Jusqu'à 120 millions d'individus seraient alors exposés à la faim... Etc.

La biodiversité : Ces dernières années, la diversité de la vie a été mise à mal par la dégradation accélérée des milieux naturels. Les bouleversements majeurs des écosystèmes ont commencé à entraîner un effondrement de la biodiversité et une extinction massive des espèces. Rien qu'en France, depuis 14 ans, 14% de la faune aviaire a disparu. Il me semble que cet aspect de la crise de notre relation à la Nature est encore largement sous-estimé par l'opinion parce qu'elle est moins spectaculaire et échappe bien souvent à l'observation des populations devenues majoritairement urbaines.

Les énergies fossiles : Qu'elles soient d'origine solide, liquide ou gazeuse, les ressources énergétiques fossiles se raréfient et donc subissent un renchérissement compte tenu de leur surexploitation pour répondre à une demande mondiale exponentielle. Le fabuleux gaspillage de l'énergie fossile saute aux yeux lorsqu'on regarde les photos nocturnes de notre planète vue par satellite. L'éclairage nocturne qui révèle ce gaspillage ruisselle d'agglomérations en agglomérations comme les métastases d'un cancer de confort qui rejette dans l'obscurité les zones qu'il n'a pas encore conquises. L'Afrique, continent obscur en quasi-totalité, la Sibérie, l'Asie septentrionale et centrale, le Canada loin des agglomérations et la calotte polaire. Les déserts d'Arabie, l'Australie intérieure, l'Amérique du Sud à l'exception de ses espaces côtiers, l'Antarctique. Partout ailleurs, la nuit s'est amenuisée jusqu'à n'être plus qu'absence d'éclairage.

Qui oserait encore prétendre que la peur du noir et de la nuit ne peut être le fait que des enfants ? Jamais aucune civilisation n'a révélé, comme la nôtre, un tel effroi de la nuit, tout en possédant la puissance technique d'en annuler quasiment la présence.

La crise sociale

La crise sociale est inhérente au mode capitaliste de production et de croissance. Elle est exacerbée par une mondialisation «libérale» et barbare, génératrice d'exclusions au Nord et plus encore au Sud. L'écart entre les pays enrichis et les pays appauvris ne cesse de se creuser. L'individualisme de masse, qui est la caractéristique des sociétés de surconsommation matérielle, continue à détruire ce qui restait encore des liens sociaux. L'endettement des ménages n'a jamais été aussi élevé. Le syndicalisme est à l'agonie. Le travail précaire est la règle que subit la majorité des salariés. [...] La délinquance financière est en constante progression, car aujourd'hui, la voyouterie, la vraie, celle qui exige 15% de retour sur investissement et joue au Grand Casino de la mondialisation, n'a plus besoin de pincés-monseigneur ni de «monte-en-l'air». L'hyper capitalisme dématérialisé règne sur notre dernière «matière commune» : le langage. Ses mots sont nos maux. L'envahissement de la publicité et la puissance des médias achèvent la destruction de tout ce qui «fait société». C'est le triomphe de l'insignifiance dévastatrice. C'est ce que j'ai nommé «la décivilisation mercantile».

La crise culturelle

Moins flagrante immédiatement que la crise sociale, la crise culturelle est extrêmement profonde. C'est la crise des repères et des valeurs dont les conséquences psychologiques et sociétales sont visibles en tout domaine.

Les secteurs fondamentaux de l'éducation et de l'enseignement sont gravement touchés par cette crise culturelle sans précédent. Le cannibalisme culturel occidental a rendu méprisables toutes les autres cultures qui disparaissent sous l'effet de sa rapacité. Le processus d'acculturation aboutit toujours à la disparition de la culture dominée. Mais, comme un retour du refoulé, voici le temps des revendications identitaires. L'appauvrissement culturel généralisé et le mépris des minorités font le lit des communautarismes et des terrorismes. La pression du modèle dominant formate le futur citoyen en consommateur soumis au productivisme. Les entreprises investissent l'école et l'université. La science et la technique sont majoritairement inféodées aux impératifs du profit à court terme, de l'économisme. Quand la pensée se réduit au calcul, quand la mémoire et l'imagination s'effacent, la raison s'affaisse sur elle-même comme un vêtement subitement lâché par le corps qui le portait. Le

temps, l'espace et le rêve disparaissent dans les vapeurs froides d'un présent perpétuel où les monstres prolifèrent. La question du pourquoi n'a plus cours. Elle s'est dissoute dans l'obsession du comment. La raison a cessé d'exercer le premier de ses devoirs qui est de se critiquer elle-même. Tout se passe comme si, face à la réalité d'un monde désorienté, la seule attitude admise consistait en une fuite en avant qui ne fait qu'augmenter la montée des périls. [...]

La crise démocratique

Il ne faut donc pas s'étonner si les trois crises évoquées ci-dessus ont pour conséquence politique une crise non moins grave de la démocratie. Depuis son origine athénienne, la démocratie est un pari. C'est une construction historique fragile, lacunaire et toujours inaboutie. Mais, depuis les années 1980, le déferlement de l'hyper capitalisme sur le monde a rendu cette conquête politique aléatoire et extrêmement problématique. Les techniques médiatiques de manipulation des masses rendent souvent marginales, pour ne pas dire dérisoires, les luttes des citoyens qui tentent de s'y opposer. La démocratie est un apprentissage où la question des échelles de son exercice est centrale. On en sait la difficulté dans les associations. On en connaît le détournement dans l'utilisation permanente des sondages d'opinion. Dans les trois étapes du processus démocratique, c'est-à-dire l'information, la délibération et la décision, la première est aux mains des marchands d'armes ou des magnats du capitalisme globalisé. Les citoyens doivent faire un effort considérable, en argent et en temps, pour s'informer librement et échapper aux mensonges des marchands. Ce qui est vrai pour les pays enrichis l'est encore plus pour les pays appauvris où règne, par régimes fantoches interposés, la dictature de la marchandise et l'arrogance des grandes compagnies industrielles. Le pouvoir de l'argent qui peut tout acheter rend de plus en plus difficile la formation des citoyens à l'exercice libre et responsable de la démocratie.

Causes historiques de la situation actuelle

La civilisation thermo-industrielle, selon la pertinente formulation de Jacques Grinevald, est née en Europe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le siècle suivant fut celui de l'essor économique sans précédent des grandes puissances européennes. Commencé, après les Grandes découvertes, le pillage du Sud et le développement des techniques firent la prospérité des classes dirigeantes des pays colonialistes, tandis que la paysannerie devenait la classe ouvrière. Les luttes émancipatrices se sont fondées sur des idéaux de fraternité et de progrès tandis que le capitalisme résoudrait les crises par la guerre. On voyait encore très mal que le progrès pouvait être porteur du meilleur comme du pire. Encore un effort et les lendemains chantaient. Dans le domaine économique, il faudra attendre les

années 1930 pour qu'apparaisse une théorie de la croissance en relation avec l'évolution de la technique, et l'invention par Schumpeter de la notion de «destruction créatrice».

Le 20 janvier 1949, avec le discours de Truman, c'est l'invention du mythe du «développement» qui permet aux États-Unis de s'emparer des marchés des ex-empires coloniaux européens et d'éviter aux nouveaux États indépendants de tomber dans l'orbite soviétique. C'est le début des «trente glorieuses» puis, l'avènement de la «société de consommation». À partir de 1986, les marchés financiers qui ont mis la mondialisation sur orbite font voler en éclats le cadre étatique des régulations et permettent aux inégalités de se développer sans limites. L'implosion du bloc soviétique, en 1989, n'a fait qu'accélérer ce phénomène et l'a rendu planétaire, jusqu'au paradoxal «communisme de marché» développé en Chine depuis peu.

[...] Le temps limité pour cet exposé général ne me permet pas de démontrer que ce processus historique ne commence pas en réalité avec la société industrielle, mais trouve son origine dans les fondements mêmes des croyances propres à l'Occident. Je dois me limiter à évoquer très brièvement cette généalogie. Il existe, en effet, une continuité, encore mal comprise et malgré des ruptures apparentes, entre la religion occidentale fondée sur le monothéisme et l'évolution de la science et des techniques de cette partie du monde. Qu'on se souvienne seulement de la phrase de Francis Bacon, écrite au début du XVII^e siècle : «Nous allons avec la science effacer le péché originel». Remarquons aussi la continuité de la vision «progressiste» et linéaire de l'histoire entre le christianisme et le marxisme.

Brève histoire de l'idée de décroissance

Tout le monde s'accorde aujourd'hui pour dater le début de la résistance contre l'orientation suicidaire du modèle dominant dans les années 1970. Mais il ne faudrait pas oublier les pionniers de la critique du développement, qui ont préparé le terrain pour l'émergence de la jeune pensée de la décroissance, et au Québec, celle de «la simplicité volontaire». Dans un tout autre registre, philosophique et littéraire, on peut considérer, historiquement, que le romantisme révolutionnaire, le surréalisme et le mouvement situationniste, ont influencé la pensée de l'objection de croissance et l'attitude de ceux qui s'en réclament sous le nom «d'objecteurs de croissance».

[...] La date de 1972 est une double référence. C'est, d'une part, la publication du rapport Meadows : The limits to growth, commandé par Le Club de Rome, et traduit en français dans la collection Écologie, dirigée chez Fayard par Armand Petitjean sous le titre : Halte à la croissance ?, et d'autre part, la Conférence de Stockholm sur «l'environnement humain». Mais on se souvient aussi du retentissement qu'eut la publication, dix ans plus tôt, en 1962, du livre de Rachel Carson : Printemps silencieux. Véritable point de départ de l'écologie politique.

Tandis que, de Stockholm (1972) à Johannesburg (2002), en passant par Nairobi (1982) et Rio (1992), la critique de l'industrialisme a été remplacée par l'éloge du développement, des chercheurs dissidents ont continué leur travail de sappe de la notion néfaste de développement. Parmi ceux-là, émergent les analyses et réflexions de Serge Latouche qui, en 2002, en tant que président de La Ligne d'Horizon, Les amis de François Partant, va organiser avec Le Monde diplomatique, une rencontre de trois jours au palais de l'UNESCO à Paris, dont le titre disait tout le programme : Défaire le développement, refaire le monde, colloque international sur l'après-développement .

[...] En septembre 2003, à Lyon, a eu lieu le premier colloque international sur la décroissance qui était un hommage à Nicholas Georgescu Roegen. Il fut organisé à l'initiative de plusieurs associations : Casseurs de pub, La ligne d'Horizon, le mensuel Silence qui était pionnier, depuis vingt ans, dans la diffusion de l'idée de décroissance, le trimestriel L'Écologiste, Nature et Progrès... Mais, en fait, la première manifestation publique et significative de la décroissance avait eu lieu en août de la même année, pour les 25 ans de la lutte du Larzac. Le 10 août exactement, 1500 personnes se sont pressées, malgré la canicule, sous un immense chapiteau, pour applaudir à cette «idée neuve sur la terre» !

En septembre 2004, la revue Casseurs de pub lança le bimestriel La Décroissance, le journal de la joie de vivre. En octobre 2005, toujours à Lyon, ce fut le lancement des États généraux de la décroissance avec 300 participants qui, de retour chez eux, ont créé plusieurs dizaines de groupes locaux qui ont commencé à travailler sur des thèmes pratiques, en particulier sur les transitions vers une «société de sobriété conviviale». En août 2006, les délégués de ces groupes locaux se sont retrouvés en Bretagne pour une mise en commun et pour préparer la suite à l'échelle européenne.



Qu'en est-il, aujourd'hui en France, de l'idée de décroissance?

Depuis quatre années, une poignée d'universitaires ou non, écrivains, chercheurs engagés, et militants, sont constamment sollicités pour des conférences, des débats contradictoires ou des universités populaires. Ils se sont naturellement retrouvés, avec le soutien enthousiaste des éditions PARANGON pour créer ENTROPIA, Revue d'étude théorique et politique de la décroissance. [...]

Grâce aux livres et à l'influence de Serge Latouche, le mouvement pour la décroissance est très actif en Italie. Il se développe en Espagne, par la Catalogne. J'étais en Hollande et en Belgique, à l'automne dernier, pour aider modestement à étendre cette prise de conscience en Europe du Nord.

Devenu mensuel depuis mars 2007, le magazine La Décroissance est vendu à 20.000 exemplaires dans les kiosques à journaux. La revue mensuelle SILENCE continue à diffuser et à décliner en tout domaines l'idée de décroissance. Le trimestriel L'ÉCOLOGISTE (version française de la célèbre revue anglaise fondée par Teddy Goldsmith The Ecologist) parle souvent de décroissance.

Très récemment, en l'espace d'un mois, l'idée de décroissance est apparue dans la grande presse nationale : 2 pages dans Libération du 24 février, un entretien avec votre serviteur sous le titre : La décroissance, un nouveau romantisme révolutionnaire. 3 pages dans TÉLÉRAMA du 28 février : Décroître, ils y croient. L'hebdomadaire de gauche POLITIS, attentif à ce mouvement depuis quatre ans, a fait sa couverture sur ce thème, le 15 mars: La décroissance, on y coupera pas!

[...] Si vous me le permettez, je conclurai cet exposé général par un petit texte qui vous livre le cœur de ma pensée sur la décroissance. Depuis maintenant un demi-siècle, j'ai toujours tenté de construire une passerelle entre le politique et le poétique. Entre la perception esthétique du monde et la sauvegarde politique et sociale de la fraternité. En ce sens, je considère la décroissance comme un «idéa-lisme objectif».

La décroissance ou la beauté du pourquoi

Il suffit d'être attentif à un enfant à l'âge de tous les pourquoi pour comprendre immédiatement l'insolente beauté du pourquoi. Il est sans doute paradoxal d'associer cette évidence à un mot qui semble en contredire la clarté. L'enfant croît en questionnant. La décroissance interroge les croyances qui ont conduit l'humanité au fond de l'impasse planétaire actuelle, au fond du labyrinthe. Pourquoi en sommes-nous arrivés là? Pourquoi devons-nous révolutionner de fond en comble notre manière de voir, de penser et d'agir?

La décroissance n'est pas réductible à une définition rigoureuse. C'est une libération de l'imaginaire et non une fin en soi. Le regard que l'enfant pose sur le monde est la preuve que le pourquoi du pourquoi ne peut être que sans réponse. Il est nécessaire de retrouver ce niveau enfantin de perception, car la décroissance est d'abord une forme singulière de sensibilité avant d'être un objet mental triturable abstraitement et sans aucune relation avec la part sensible de ce que nous sommes. La décroissance peut nous libérer du joug d'un conditionnement propre à notre fabrique culturelle. Devant la Grande Énigme, universellement posée à chaque nouveau venu, il nous reste à accepter la terrible nudité de la question sans réponse. C'est la question que la poésie et l'art ne cessent de poser, en Occident du moins, depuis Lascaux et Homère : pourquoi l'harmonie peut-elle aussi être tragique?

La décroissance nous invite à nous poser la question la plus simple et la plus difficile qui soit : «Que voulons-nous qui ait véritablement un sens dans notre vie?». La décroissance permet également d'en finir avec la morgue et l'insignifiance du comment. Le comment n'a pas plus d'avenir que le mythe de la croissance. Si nous ne savons pas comment sortir du labyrinthe, c'est que, précisément, nous ne cessons pas de privilégier le comment au détriment du pourquoi. Le comment est une obsession comptable et une monomanie technique qui revient à nier la question du sens de ce que nous faisons, individuellement et politiquement. Suffit-il qu'un acte soit possible pour justifier sa réalisation? Suffit-il qu'une chose soit réalisable pour légitimer qu'elle soit faite? La modernité a congédié le pourquoi en même temps qu'elle inventait le tout est possible, en faisant accroire aux hommes qu'ils étaient bien devenus comme des dieux. Le résultat de cette négligence anthropologique est sous nos yeux. La planète ne supportera plus longtemps les folles exigences de notre espèce prédatrice. La décroissance est une fervente invitation à y renoncer. Ceux qui viennent ont-ils les moyens de nous l'exiger? Leur attente n'est pas celle du comment. Elle est celle du pourquoi. La décroissance est la beauté du pourquoi.

Elle est l'issue du labyrinthe. ❧

¹ Jean-Claude Besson-Girard est directeur d'ENTROPIA, Revue d'étude théorique et politique de la décroissance, Éditions Parangon, Lyon, France, (editions-parangon.com).

Auteur de DECRESCENDO CANTABILE, Petit manuel pour une décroissance harmonique, Parangon, 2005.

Prospérité et richesse ou décroissance et simplicité

par Pascal Grenier

La prospérité et la richesse sont le crédo de tous les partis politiques au Québec et presque partout dans le monde. Comment peut-on alors s'y opposer et même y mettre quelques bémols? Le Petit Larousse décrit la prospérité comme étant d'«avoir du succès, réussir, se développer» et la richesse : «l'abondance de biens, la fortune». Plusieurs mettent d'ailleurs en étroite relation richesse et bonheur. L'introduction des notions de décroissance et de simplicité apparaissent comme des trouble-fêtes dans ce décor idyllique.

Et pourtant... Oui, pourtant, à la prospérité et à la richesse sont très généralement associés les comportements excessifs de consommation et de luxe. C'est ainsi qu'au Québec par exemple, on voit apparaître de plus en plus dans nos banlieues des développements de maisons cossues et sur les routes des véhicules surdimensionnés par rapport aux besoins. Comment expliquer ces phénomènes alors que nous avons de moins en moins d'enfants? Dans le même sens, les voyages en avion, polluants s'il en est, sont de plus en plus populaires. Ces comportements, et bien d'autres du même genre, sont associés à une société, ou du moins une partie de celle-ci, qui est dans l'opulence. «Puisque les gens ont les ressources financières, pourquoi alors ne pas en profiter?» se disent-ils!

Deux raisons principales s'y opposent : la protection de notre environnement et les inégalités sociales avec leurs conséquences.

Alors que la relation entre la consommation de biens matériels et les problèmes environnementaux fut longtemps éludée, sans doute pour protéger le milieu des affaires, ce lien ne peut plus être passé sous silence, aujourd'hui. En effet, la production de biens de toutes sortes nécessite des ressources matérielles et énergétiques qui ensuite engendreront des déchets et de la pollution. Consommer est donc synonyme de polluer. Or, la planète n'en peut plus de supporter une telle activité humaine. Les ressources s'épuisent de plus en plus et les déchets, entre autre le CO², ne peuvent plus être absorbés et recyclés. Donc, l'atmosphère terrestre se réchauffe. Les conséquences anticipées sont catastrophiques pour toute l'humanité.

D'un autre côté, les inégalités sociales entraînées par les différences de revenus et de possessions matérielles provoquent des frustrations, de l'envie et de la jalousie qui créent des conditions favorisant la délinquance, la criminalité et les problèmes sociaux en général. Certains font également un lien entre les inégalités sociales à l'échelle internationale et le terrorisme.

Pourquoi proposer la décroissance et la simplicité en opposition à la prospérité et la richesse? Tout simplement parce que notre planète n'est pas infinie et qu'une croissance sans limite est évidemment impossible. Selon les mesures de l'empreinte écologique, nous avons même déjà dépassé le niveau de prélèvement de ressources qui permet la régénération de la nature. Autrement dit, nous empiétons sur le capital nature plutôt que de nous limiter aux intérêts. Selon une étude de l'ONU faisant appel à 1300 experts de 95 pays, il y a une dégradation environnementale de 60% des 24 services-clés fournis par la nature à l'homme tels que la fourniture d'eau douce, les stocks de pêche, la régulation du climat, etc.

Aussi parce que la simplicité est avant tout équilibre et juste mesure dans la consommation. Les adeptes de la simplicité cherchent à limiter leurs achats pour combler leurs besoins essentiels et un peu plus. Ainsi, ils sortent de cette course folle à la performance dans un cadre de compétition où l'on recherche ce que l'on considère, souvent à tort, comme «le succès». En remplacement de ce matérialisme insatiable, le «simplicitaire», (celui qui pratique la simplicité volontaire) propose plutôt l'harmonie avec lui-même, ses proches, l'ensemble des autres humains et l'environnement. Pour ce faire, il investit du temps (qu'il a trouvé en travaillant moins) dans des activités de croissance personnelle, familiales, amicales et dans sa communauté. Finalement, il évoluera souvent vers une spiritualité (pas nécessairement religieuse) qui lui fera trouver sa mission de vie personnelle. En orientant ses actions en cohérence avec ses valeurs, sa vie prendra vraiment un sens et il y trouvera la paix intérieure.

Il apparaît donc évident que l'on doit changer la prospérité et la croissance pour la décroissance, et la richesse matérielle pour la simplicité. Ceci peut se faire volontairement et de façon conviviale à partir de maintenant comme le font déjà les adeptes de la simplicité volontaire et de nombreux environnementalistes. Sinon, nous y serons tous contraints par la force des choses dans un laps de temps assez court et cela sera beaucoup plus souffrant.

À tout considérer, nous réalisons que dans le fond nous sommes tous en quête de bonheur. Celui-ci ne se trouve pas dans la consommation à outrance engendrée par une publicité omniprésente mais plutôt dans la modération en tout. Pourquoi ne pas changer l'évaluation du progrès d'une société actuellement mesurée par l'indice du Produit National Brut (PNB) par celui du Bonheur National Brut (BNB) ou comme le font certains par l'Indice de Développement Humain (IDH)? Ainsi, nous considérerions des choses plus larges et plus importantes que la sacro-sainte économie, comme la qualité plutôt que la quantité, les relations humaines plutôt que l'argent et l'accomplissement plutôt que le statut social, etc. ☪

1^{er} Août 2007, Un pont s'effondre à Minneapolis aux Etats-Unis...

par Alain Lavallée

A peine venais-je d'entrer en fonction à titre de coordonnateur du RQSV qu'est arrivé l'événement ci-haut mentionné qui m'a semblé, excusez le jeu de mot, faire le pont avec la décroissance. Quelque chose qu'ont souvent en commun les civilisations décadentes, c'est qu'à un moment donné, elles bâtissent tellement d'infrastructures (ponts, routes, édifices, villes immenses, etc.) qu'elles n'ont tout simplement plus les ressources pour les entretenir.

A Short History of Progress (traduit en français sous le titre de Une brève histoire du progrès, HMH Hurtubise éditeur), a été écrit en 2004 par Ronald Wright, un historien et essayiste canadien anglais. Après lecture de ce livre, il m'est apparu évident que Ronald Wright fait partie de ces gens qui veulent nous réveiller en nous disant que notre civilisation basée sur la croissance infinie ne peut continuer comme cela bien longtemps.

Il nous résume d'une façon assez brève l'histoire du progrès de l'humanité, en tentant de répondre à ces trois questions existentielles : D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous? En à peine plus de 200 pages, Ronald Wright nous explique d'une façon fort documentée, parfois humoristique et convaincante, que le progrès tel que nous le percevons a ses limites. Il aime utiliser des exemples et des images fortes. Par exemple, il parle de la civilisation actuelle comme d'un navire, plus gros, plus puissant et transportant plus de passagers que tous ceux l'ayant précédé, voguant à une vitesse folle vers le futur et se faufilant à travers les nombreux périls marins. D'ailleurs, les épaves sont déjà trop nombreuses sur le chemin parcouru par le bateau de l'humanité pour ne pas les ignorer. L'auteur nous brosse un tableau de ces épaves, c'est-à-dire les civilisations ayant connu leur heure de gloire et s'étant éteintes subitement.

Ce qu'écrit Ronald Wright dans ce livre entre parfaitement dans la ligne de pensée de la simplicité volontaire, et j'oserais même dire de la décroissance. Tant qu'à moi, Ronald Wright et Serge Mongeau, même combat! 

La décroissance, un choix pour l'humanité

par Dominique D'Anjou

Pourquoi parler de décroissance? Quelle hérésie! Tout va bien, non? Le PIB du pays n'a jamais été aussi élevé, le chômage est à son plus bas niveau depuis des années, les compagnies font des profits record, la croissance économique promet d'apporter sécurité et bien être à la majorité. Sans croissance, impossible de maintenir longtemps notre niveau de vie. Une décroissance de quelques mois, et c'est la récession, quelle catastrophe! Aux yeux des économistes, la décroissance soutenable mettrait en péril les assises de notre civilisation.

Par contre, de plus en plus de signaux nous indiquent que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Voici quelques faits en vrac brandis par les tenants de la décroissance soutenable : Le changement climatique : L'extinction massive des espèces : La destruction accélérée des écosystèmes : Les catastrophes humanitaires :

Mais les partisans de la croissance affirment sans sourciller que tous ces problèmes seront résolus par la technologie. En effet, comme l'a si bien dit George W. Bush en 2002 devant les responsables américains de la météorologie : «Parce qu'elle est la clef du progrès environnemental, parce qu'elle fournit les ressources permettant d'investir dans les technologies propres, la croissance est la solution, non le problème.»

Ce qu'ils ne nous disent pas, par contre, c'est que tout progrès technique, toute amélioration de productivité, au lieu de diminuer la consommation de matières premières et d'énergie, conduirait au contraire à produire beaucoup plus, donc à consommer davantage. Ce phénomène se nomme l'effet rebond. Par exemple, on nous avait juré que l'informatique nous permettrait d'économiser le papier. Il s'est passé exactement le contraire, la consommation de papier a quadruplé depuis l'arrivée des ordinateurs. Les nouvelles voitures hybrides pourraient être encore moins énergivores, mais les constructeurs ont décidé de profiter de l'occasion pour les rendre plus puissantes!

Comme si ce n'était pas suffisant, un autre problème pointe le bout de son nez, ou plutôt de son «pic», qui nous obligera à passer d'un monde de croissance illimité à un de décroissance que nous espérons soutenable. Ce problème est l'épuisement des ressources pétrolières.

Ceux qui croient toujours à la croissance nous assurent que les énergies alternatives vont pouvoir remplacer sans problème les hydrocarbures. Mais quand on regarde de plus près la réalité, on peut en douter.

Aujourd'hui, 80% de l'énergie consommée dans le monde est produite par les hydrocarbures. Par exemple, les Américains consomment près de 30 000 Terawattseure (TW.h) en énergie chaque année. Pour produire seulement 5 400 TW.h d'ici 2030 en énergie éolienne, il faudrait que nos voisins du sud construisent un demi million d'éoliennes, soit 20 000 éoliennes chaque année à partir de maintenant, ce qui représente cinq fois la production mondiale actuelle. Pour l'instant, l'énergie éolienne ne représente que 1% de toute l'énergie générée par les Américains.

L'énergie solaire représente 0,001% de l'énergie produite dans le monde. Dans son ouvrage *The end of oil*, Paul Roberts écrit : «Si vous ajoutez toutes les cellules photovoltaïques solaires en activité à travers le monde vous obtenez une puissance de 2 000 Mégawatts rivalisant difficilement avec la production de deux centrales à charbon. [...] Alimenter l'économie mondiale à l'énergie solaire exigerait de recouvrir de panneaux 220 000 kilomètres carrés. À l'heure actuelle, tous les panneaux solaires installés à travers le monde ne représentent qu'une superficie de 17 kilomètres carrés.». On est loin du compte!

L'hydrogène n'est qu'un vecteur, pas une source d'énergie. Ses procédés de fabrication utilisent toujours plus d'énergie qu'il ne peut lui-même en fournir. À l'heure actuelle, l'hydrogène ne représente que 1% de l'énergie mondiale. Son utilisation à grande échelle pour le transport routier, en considérant sa production, son transport et son entreposage serait inefficace, polluante et dispendieuse. En effet, des recherches démontrent que même avec les meilleures technologies disponibles, l'efficacité globale de l'hydrogène serait équivalente à celles des machines à vapeur du siècle dernier.

Et le nucléaire? Pour remplacer l'électricité produite par les centrales au pétrole et au gaz naturel, les Etats-Unis devront construire 50 nouvelles centrales nucléaires. Pour remplacer entièrement l'énergie utilisée en transport, il faudrait augmenter de 500% le nombre de centrales nucléaires, soit 515 centrales de plus aux Etats-Unis et 2 210 dans le monde. C'est sans compter les ressources limitées en uranium, les risques d'accidents et les déchets radioactifs. Il faut aussi savoir qu'une centrale nucléaire prend 10 ans à construire.

Face aux problèmes environnementaux et énergétiques, nous avons des choix difficiles à faire. Déjà, de nombreux philosophes, scientifiques et citoyens de tous horizons croient que la décroissance soutenable est le chemin que devrait prendre notre monde d'abondance. La simplicité volontaire est, à mon humble avis, un mode de vie concret permettant d'engager notre société vers la décroissance.

Références

Bernard, Michel et al. *Objectif décroissance*. Montréal, Éditions Écosociété, 2003, 262 p.

Brodhag, Christian et al. *Dictionnaire du développement durable*. Saint-Denis-la-Plaine, Association Française de Normalisation (AFNOR), 2004, 283 p.

Georgescu-Roegen, Nicholas. *La décroissance Entropie – Écologie – Économie*. Paris: Éditions Sang de la terre, 1995, 254 p.

Heinberg, Richard. *The Party's Over. Oil, War, and the Fate of Industrial Societies*. Gabriola Island, BC, Canada. New Society Publishers, 2003, 275 p.

Heinberg, Richard, *Powerdown - Options and Actions for a Post-Carbon World*. Gabriola Island, BC, Canada. New Society Publishers, 2004, 275 p.

Laurent, Éric. *La face cachée du pétrole*. Paris, éditions Plon, 2006, 412 p.

Le Devoir. *Le réchauffement de l'Arctique est inévitable*. Montréal, édition du mercredi 15 février 2006.

Roberts, Paul. *The end of oil*. Boston, Houghton Mifflin, 2004, 389 p. ☞

À vos plumes!

Avez-vous envie d'écrire sur la simplicité volontaire et... les conflits, les vêtements, l'habitation, les médias, la justice, la décroissance, la politique, l'environnement, la spiritualité, la santé, l'entraide, etc.?



Nous ne pouvons cependant promettre de publier tous les textes reçus. Mais faites-vous plaisir en structurant votre pensée avec des mots!

Prochain numéro de *Simpli-Cité*

Mourir simplement

Si l'on ne peut dire «Simplement mourir», on peut certainement espérer «Mourir simplement». La mort, ça fait frémir... Alors, on la cache un peu, on la camoufle. Quelques uns tirent même profit du désarroi qui l'accompagne. Comment mourir? Comment faire pour réussir à ne pas se laisser distraire de la mort?

Agonie, mort, salon funéraire, funérailles, testament, deuil... Partageons nos réflexions et nos expériences de simplicitaires sur LE thème.

Date de tombée des textes : lundi 5 novembre 2007

rqsv@simplicitevolontaire.org

Vroum, Vroum, Vroum

par Pascal Grenier¹

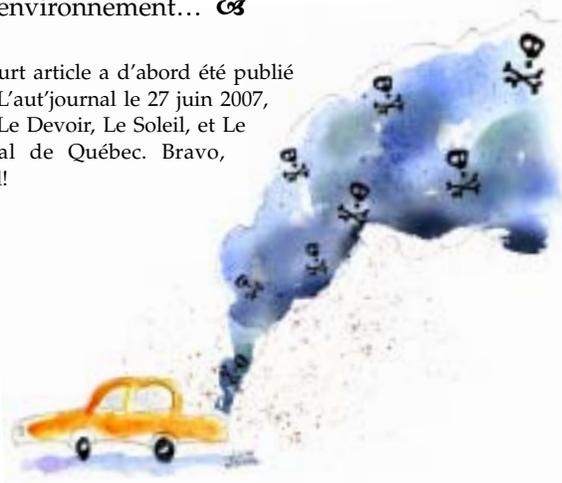
Depuis quelque temps plusieurs nouvelles me hérissent le poil. L'industrie de la course automobile tourne au vert semble-t-il. Alors que cette activité est un gaspillage environnemental monstre, on imprime une terre sur une formule 1 et on essaie de nous faire croire que les choses vont changer. Réduire la consommation des bolides serait une goutte dans l'océan de la pollution de ce genre d'activité. À mon point de vue, il n'y a qu'un avenir raisonnable aux courses automobiles et c'est l'arrêt total et immédiat si l'on veut être logique avec notre approche environnementale. Et dire que le parti conservateur finance une voiture de course de NASCAR.

L'aéronautique a abattu ses cartes vertes récemment à la rencontre de Le Bourget. On prévoit une réduction des nuisances de 50% d'ici 20 ans en faisant appel principalement aux progrès technologiques. Lorsqu'on fouille ce domaine on y découvre que le trafic aérien doublera également pendant la même période. Par conséquent, si vraiment les progrès technologiques remplissent leurs promesses, ce qui n'est pas du tout certain, aucun réel progrès ne serait enregistré par rapport à la pollution actuelle. Curieusement, personne ne parle de la simple réduction de l'usage de l'avion pour les loisirs ou les vacances. De plus, je me demande pourquoi le domaine de l'aéronautique jouit d'une exemption de taxe sur les carburants. Voilà une belle opportunité de taxe verte.

Le tourisme spatial est cependant la dernière cerise sur le sundae de la pollution. On prévoit propulser des personnes à 100 km d'altitude et leur faire vivre l'apesanteur pour un déplacement d'une heure et demi à un coût de ? M\$

Et dire que je ne prends pas mon auto pour me rendre au dépanneur chercher un litre de lait par souci pour l'environnement... ☹

¹ Ce court article a d'abord été publié dans L'aut'journal le 27 juin 2007, dans Le Devoir, Le Soleil, et Le Journal de Québec. Bravo, Pascal!



RQSV-MQDC : diviser... pour mieux agir?

par Arthur Lacomme

Depuis quelques mois est apparu dans le paysage des groupes sociaux québécois un nouveau venu : le Mouvement québécois pour une décroissance conviviale (MQDC). Cela peut surprendre, voire même semer le doute dans l'esprit des simplicitaires. Pourquoi deux mouvements aux tendances si proches?

Alors... tentative d'explication... ou tout du moins d'éclaircissement!

Pour ma part, j'ai entendu toutes sortes de distinctions entre la simplicité volontaire et la décroissance : individuel/collectif; pratique/théorique; social/politique; doux/mordant; femme/homme! Mais pourquoi, tout d'abord, ne pas montrer ce qui les rapproche? L'un et l'autre souhaitent l'amélioration du bien-être collectif. Tandis que le premier y va d'une transformation individuelle suite à une prise de conscience, le second préconise une vision élargie qui met en cause, entre autres, l'idéologie de la croissance économique infinie (sur une planète, rappelons-le, aux limites finies!) comme seule finalité.

Au Québec, la simplicité volontaire est définie comme un «mode de vie consistant à réduire sa consommation de biens en vue de mener une vie davantage centrée sur des valeurs essentielles»¹. C'est ainsi que le RQSV (et les groupes régionaux, entre autres, le plus ancien et actif groupe de Québec) l'aborde et propose des solutions pour l'individu. Et c'est parfait ainsi car cela représente une ambitieuse mission!

Alors, si le MQDC peut apporter une autre vision qui fait des liens entre la simplicité volontaire et d'autres sphères de la société (politique, économique, technique, etc.), ce n'est qu'un plus pour les causes et les valeurs que nous défendons mordicus!

Réinventons les mathématiques : et si $1 + 1 = 11$ et non 2 ...?

La multiplicité de tels groupes et des approches n'est pas vaine si l'effort est mis pour faire des ponts et atteindre les objectifs communs. Car, à mon avis, la simplicité volontaire ne suffira pas seule à provoquer un changement sociétal que l'on souhaite si profond; et il est inconcevable de penser une société de décroissance dans laquelle les individus ne pratiqueraient pas la simplicité volontaire... ☹

1 Définition de l'Office québécois de la langue française



Le Mouvement québécois pour une décroissance conviviale

par Arthur Lacomme

Ses objectifs: provoquer dans la population du Québec la prise de conscience de l'impossibilité de poursuivre la croissance économique et travailler à la mise en place d'une société équitable, autonome, solidaire et frugale.

Il est possible de devenir membre du Mouvement. C'est gratuit et il suffit, pour cela :

- d'être en accord avec les idées du Manifeste pour une décroissance conviviale;
- de tenter selon ses moyens d'aider à l'atteinte des objectifs du Mouvement;
- de remplir un formulaire d'adhésion au Mouvement (disponible sur le site Internet).

Le site Internet : www.decroissance.qc.ca. Vous pouvez entre autres lire le Manifeste pour une décroissance conviviale, l'envoyer à d'autres personnes par courriel, devenir membre, être au courant de nos prochaines activités et découvrir des liens sur la décroissance.

Le Manifeste pour une décroissance conviviale: texte écrit par une dizaine de personnes et qui décrit les crises reliées à l'idéologie de la croissance économique infinie, explique la notion de décroissance et fait des liens avec la simplicité volontaire. Ce manifeste a précédé la formation du Mouvement. Il est disponible ici :

www.decroissance.qc.ca/manifeste.html

La 1^{ère} rencontre thématique aura lieu à Montréal le lundi 10 septembre, à 19 h, à l'Archie (6250, rue Hutchison, au nord de Van Horne et proche du métro Outremont). Le thème sera : «Le réchauffement du climat et les fausses solutions : Kyoto et cie». Une discussion sur le sujet suivra une présentation de 30 minutes par Serge Mongeau. Tout le monde est bienvenu! ☘

Contact

Mouvement québécois pour une décroissance conviviale
C.P. St-André, B.P. 32273
Montréal (Québec) H2L 4Y5
decroissancequebec@no-log.org



Un geste peut changer le monde!

par Dominique Boisvert

Il faut oser rêver l'avenir. Et avoir l'audace de le commencer dès maintenant. Avec courage et persévérance. Telle semble être la leçon à tirer des quelques exemples qui suivent et qui démontrent, chacun à sa façon, comment une seule décision, une seule personne ou un simple petit geste peuvent avoir une influence décisive ou considérable sur notre monde.

À l'automne 2004, la direction de l'Université de Sherbrooke décide d'offrir, aux frais de l'université, la gratuité du transport en commun pour tous ses étudiants. À peine quelques années plus tard, ce sont des économies que réalise l'Université. Car ce sont au moins deux stationnements nouveaux de 500 places chacun qui ont été évités, épargnant ainsi 4 millions de dollars à l'Université. Sans compter l'amélioration du milieu de vie des étudiants (plus d'espaces verts et moins d'asphalte, qualité de l'air, facilité de déplacements partout en ville, etc.). Le projet a même eu de nombreux effets bénéfiques parfois imprévus, entre autres au niveau du logement des étudiants et de la revitalisation du centre-ville de Sherbrooke. En effet, la population universitaire qui avait eu tendance à se loger le plus près possible de l'institution pour limiter les besoins et les coûts de transport avait ainsi vidé le centre-ville et fait grimper les prix du logement près de l'université. La gratuité du transport a eu pour effet de redistribuer la population étudiante, en quête de logements plus économiques, et de ramener une partie significative d'entre eux vers le centre-ville, entraînant à son tour une renaissance des petits commerces et des nombreux services requis par une population dynamique et rajeunie. Bref, une décision politique visionnaire et courageuse de la part de la direction universitaire, en dépit de son coût monétaire à court terme, a entraîné une cascade d'effets bénéfiques qui ont débordé de loin les bénéficiaires d'abord visés. Ce fut une décision structurante à la fois pour l'Université, pour la Société de transport et pour la Ville de Sherbrooke elle-même. Pour plus d'Informations, on peut consulter les archives de l'émission La vie en vert (épisode 11 du 23 mai 2007) à www.telequebec.tv/sites/vert.

À une toute autre échelle, on pourrait parler de l'initiative (ou plutôt des initiatives) d'un couple d'Upton, en Montérégie. Producteurs agricoles depuis 1979, c'est en 1999 qu'ils décident de cultiver des champs de tournesol, pour la beauté de la chose et pour en développer une huile artisanale de première pression pressée à froid. En 2003, Christian Champigny, son épouse et son frère décident ensuite d'acheter et de restaurer le magasin général cente-

naire et abandonné pour en faire un lieu de vente de l'artisanat du terroir. Puis, en 2004, l'épouse Claudine Poirier, qui est professeur de piano, décide d'acheter le presbytère qu'on menaçait de démolir pour le restaurer aussi, le transformant en école de musique régionale et en lieu de diffusion culturelle. Et depuis 2004, ils organisent quelques fins de semaines portes ouvertes qui attirent des milliers de visiteurs pour leur faire découvrir les richesses insoupçonnées de la petite municipalité de 2000 habitants (dont le Théâtre de la Dame de Cœur, haut lieu de la marionnette géante). Encore là, il a suffi de quelques individus, d'une vision audacieuse et d'un engagement persévérant pour donner un nouveau souffle tant à des bâtiments du passé qu'à une communauté rurale en quête d'avenir. Pour plus d'informations, voir www.champy.ca.

Troisième exemple, mieux connu mais non moins significatif : L'homme qui plantait des arbres, cet admirable texte de Jean Giono mis en images inoubliables par le grand cinéaste d'animation Frédéric Back. Elzéard Bouffier fait littéralement revivre une contrée désertée et désertique par le seul fait de planter inlassablement, jour après jour, des milliers d'arbres. Cette œuvre de fiction, traduite en treize langues, est le symbole par excellence du dévouement tenace et obscur, qui transforme d'autant plus le monde qu'il n'en recherche justement pas la gloire ou l'efficacité. Et Dieu merci, le personnage fictif d'Elzéard Bouffier a eu des émules bien réels, ceux-là : pour n'en mentionner que deux, la récipiendaire du Prix Nobel de la paix en 2004, la Kenyane Wangari Maathai, qui est l'instigatrice et l'âme dirigeante, depuis 1977, du plus grand projet de reboisement d'Afrique, le «Green Belt Movement»; et le cinéaste Frédéric Back lui-même qui, en 30 ans, a planté plus de 30,000 arbres pour reboiser son coin de terre, à Huberdeau, sans parler des innombrables invitations ou participations à des gestes individuels et collectifs de reboisement (voir l'exceptionnel site internet www.frederic-back.com).

À ceux et celles qui voudraient découvrir d'autres exemples, je suggère de lire *80 hommes pour changer le monde* (heureusement, il y a des femmes parmi ces hommes!!!), écrit par Sylvain Darnil et Mathieu Le Roux et publié aux Éditions JC Lattès en 2005. ☞

Commentaires sur le Simpli-Cité

Vous avez des commentaires ou des suggestions?

N'hésitez pas à nous les faire parvenir, afin que le bulletin réponde aux besoins de ses lecteurs et lectrices!

Pas de décroissance réussie sans Simplicité volontaire

par Louis Chauvin, professeur à la Faculté de gestion Desautels de l'Université McGill,
Vice-président du RQSV

Je suis «objecteur de croissance». Objecteur d'une croissance économique soutenue, comme pilier fondamental d'une société dynamique. Je n'ai pas à refaire le procès de la croissance économique sauvage des deux derniers siècles; la littérature de la décroissance le fait déjà très bien. Allez aussi lire le Manifeste du Mouvement québécois pour une décroissance conviviale au www.décroissance.qc.ca.

On retrouve dans ce dernier un lien primordial qui manquait à date au discours de la décroissance. Le lien entre le collectif et l'individuel; le lien entre le Mouvement pour la décroissance et celui de la Simplicité volontaire. C'est ce lien qui permet à la décroissance d'être conviviale et qui nous empêche de tomber dans le piège de simplement reprendre, à l'envers, le discours économiste courant. Ce lien permet aussi de rendre la possibilité de la décroissance économique plus palpable, plus vivante et en même temps moins effrayante pour les individus qui sont, sans équivoque, les plus affectés par les politiques socio-économiques des classes dirigeantes. Il permet de concrétiser le phénomène dans la vie de tous les jours de monsieur et madame tout le monde.

Car enfin c'est bien là où il faut en venir si on veut répondre à la guérilla de peur que nous servent les tenants de l'économie de croissance mondialisée. Comment rassurer les gens qui se font dire que, sans la croissance, c'est la récession sinon la dépression et ainsi la misère pour tous (sauf pour les riches, comme de raison!)? Quelle réponse donner aux menaces de pertes d'emplois, de fonds de pensions volatilisés, de systèmes sociaux sans ressources etc.? Car si on veut que le changement se fasse, il faut soulever une lame de fond dans la population; il faut qu'un pourcentage important de gens, une masse critique, supporte le concept et soit prêt à l'adopter. Il faut donc, je crois, être confiants que la population a la maturité nécessaire pour comprendre qu'il n'y a rien d'acquis car les systèmes économiques actuels sont très précaires, mais qu'elle peut comprendre aussi qu'une réorganisation sociale et un changement de mentalité peuvent atténuer les pires effets pervers des bouleversements économiques qu'apporterait sûrement la décroissance.

Les systèmes économiques mondiaux actuels sont basés sur l'endettement et, comme on l'a vu ces dernières

semaines et plusieurs fois précédemment, souvent sur un endettement assez précaire. De plus, cet endettement n'est souvent pas soutenu par du concret mais provient de la création ex nihilo d'instruments papiers. La valeur de ceux-ci ne dépend que de la confiance des détenteurs qu'ils pourront revendre ces papiers, lorsqu'ils auront besoin de comptant, pour plus qu'ils ne les ont payés. La croissance est nécessaire pour payer ce «toujours plus». Même une menace, une apparence de réduction du TAUX de croissance (pas de réduction de croissance comme telle) peut facilement faire crouler tout, ou de grandes parties de cet édifice. De plus, étant donné l'interconnectivité des marchés financiers mondiaux, des crises économiques (crises de confiance en fait) en Asie, en Amérique du Sud ou en Russie ont des répercussions sur les économies de pays à l'autre bout du monde.

Depuis quelque temps il y a eu ouverture, je dirais même un engouement, chez nos gouvernements et nos grandes entreprises solides (dans le temps) pour le gain rapide et facile que permettaient ces instruments. Ils ont investi massivement tant les fonds publics (fonds de pensions d'état, surplus fiscaux) que les fonds privés (fonds de pension privés, surplus d'opérations etc.) dans ces marchés financiers qui ressemblent de plus en plus à des casinos mondiaux où tout est spéculation. Ainsi les emplois, et les fonds de pension tant publics que privés sont fragilisés. Les systèmes sociaux (santé, éducation, etc) qui sont supportés par les fonds publics sont aussi menacés.

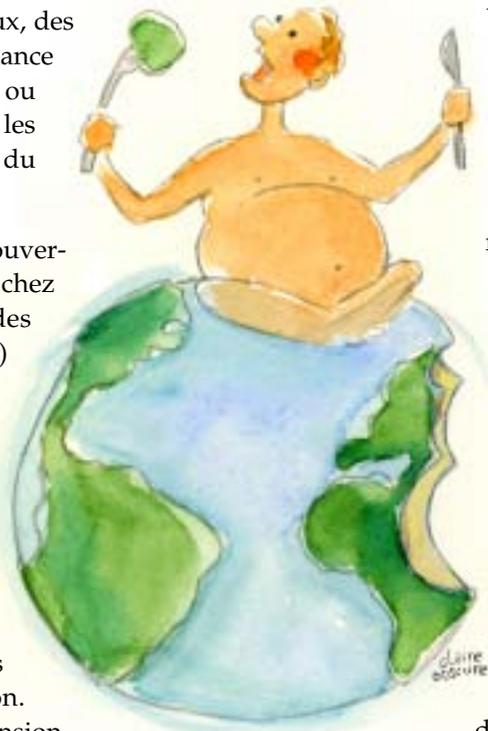
C'est pourquoi les plus éclairés tenants de la décroissance comprennent qu'avant de faire la décroissance, ou au moins simultanément, il faut une refonte sociale profonde pour atténuer ces effets pervers. Il faut développer des systèmes sociaux de soutien qui ne sont pas anonymes et maintenus par des «experts», revaloriser le bénévolat, retisser les liens familiaux, réduire à une échelle plus humaine une grande partie de nos activités et façons de vivre. Mais je soutiens que cette refonte sociale ne peut être fertile que si les «individus» l'achètent et la supportent. Il faudrait donc ce que j'appellerais une refonte individuelle psychologique. Ainsi, tant qu'une masse critique de gens n'aura pas reconnu, pas par esprit de sacrifice mais dans l'acceptation joyeuse, que les préceptes de la Simplicité volontaire,

sont garants d'un mieux-être fondamental et qu'ils ouvrent les portes vers un véritable bonheur, la décroissance devra être imposée par le haut et sera reçue à contrecœur.

Une solution «collective» homogène et toute cuite d'avance et imposée d'en haut par une nouvelle élite ne peut donc être la réponse. Il me semble clair que toutes les tentatives de changer, et de modifier les systèmes socio-économiques sont, à long terme, vouées à l'échec si elles ne passent pas d'abord par une prise de conscience fondamentale et une transformation radicale de notre façon de se voir dans le monde. Le passé avec toutes ses révolutions de gens désespérés qui ne font que zigouiller leurs prédécesseurs et répéter leurs erreurs sont garants de cet énoncé.

Ainsi, le qualificatif de «conviviale» ajouté à décroissance me redonne espoir car il implique de repenser à fond notre relation avec les autres et la nature qui, à date, est loin d'être conviviale. Une décroissance conviviale demandera de considérer l'autre non comme un adversaire, un concurrent pour des ressources rares mais plutôt comme une extension de moi-même comme nous le disent les traditions religieuses les plus anciennes et comme le confirment de plus en plus les nouvelles sciences biologiques et physiques. Si donc l'autre n'est qu'une extension de moi-même, tout ce qui arrive à l'autre ne peut que m'affecter même si c'est sur un plan que je ne saurais détecter avec mon niveau de conscience actuel. C'est ce niveau de conscience qu'il faut atteindre pour bien comprendre l'enjeu et effectuer des changements. Einstein n'a-t-il pas dit que les problèmes ne pouvaient être résolus au même plan de conscience qui les avait créés?

Il ne faut surtout pas se leurrer. La transition à une société plus simple matériellement et plus conviviale, si elle est possible voire inévitable à moyen terme, ne sera pas facile tant sur le plan matériel que psychologique et relationnel. Prétendre autrement pourrait être néfaste et même dangereux car nous pourrions ne pas prendre toutes les précautions possible pour éviter le pire. Passer à une vie plus saine et des relations plus riches demande tout de même de franchir plusieurs étapes de prise de conscience et de transformation de notre perception de nous-mêmes et du monde qui nous entoure. De plus faut-il souvent faire un bri net avec des parties importantes de son passé, avec



une façon de penser et un comportement devenus très familiers voire confortables. Le mouvement de la Simplicité volontaire et plus spécifiquement le RQSV et les groupes régionaux auront un rôle crucial à jouer d'éducation et de soutien concret dans la société de transition vers un monde où il fait mieux vivre.

Il nous faudra passer d'un individualisme presque sauvage (même si illusoire car, en fait, nous «dépendons» plus que jamais d'organismes et d'experts) à un style de vie plus collectif qui ne nous est pas familier. Il nous faudra nous responsabiliser en tant qu'individus et reconnaître le rôle actif même si souvent indirect que nous jouons dans l'élaboration de la réalité qui nous entoure de près et de loin. Enfin (car je dois en passer faute d'espace) et surtout, il nous faudra apprendre l'acceptation de changements qui nous sortiront de notre zone de confort : nous devons accepter une réduction de choix, tant dans l'alimentation que dans nos déplacements; pour plusieurs nous devons repenser tant nos loisirs que notre travail et l'étendue physique où ils s'exercent. Le RQSV offre déjà nombre d'outils pour expliquer le bien-fondé de ces changements et soutenir cette transition. Des membres impliqués en permettent aussi l'évolution constante.

En fin de compte, pour que la décroissance se fasse, ce qui importe vraiment, c'est cette convivialité définie par Ivan Illich comme «l'ensemble des rapports autonomes et créateurs entre les personnes d'une part, et des rapports entre les personnes et leur environnement, d'autre part» le tout infusé d'un esprit de fête et d'un plaisir à «être ensemble». Peut-être est-ce la longue expérience de certains signataires du Manifeste pour une décroissance conviviale avec la simplicité volontaire qui les amène à comprendre l'importance de la «relation» dans toute élaboration sociale et donc de parler de convivialité. Car, ultimement, la transformation individuelle nécessaire à l'acceptation voire la réjouissance dans un style de vie décrété par la décroissance est partie intrinsèque de la philosophie derrière la simplicité volontaire qui comporte un volet important d'enrichissement de la vie intérieure pouvant souvent être étouffé par les préoccupations matérielles. ☞

Le bulletin Simpli-Cité en version électronique

Vous avez une adresse courriel ?

Vous préféreriez recevoir le bulletin Simpli-Cité en version électronique ?

Faites-le nous savoir en écrivant au RQSV à l'adresse suivante : RQSV@simplicitevolontaire.org

Bref historique de la décroissance au Québec

2003

Publication du livre «Objectif décroissance» aux Éditions Écosociété (divers textes d'auteurs principalement français mais aussi de Serge Mongeau)

2005

- Plusieurs conférences de Serge Mongeau sur la décroissance
- Les AmiEs de la Terre de Québec¹ forment un comité décroissance
- Un groupe se crée à Montréal suite à une conférence de Serge Mongeau

2006

Le RQSV approuve un projet pour organiser un événement autour de la décroissance

2007

- Le groupe montréalais finalise le Manifeste pour une décroissance conviviale
- Un colloque est organisé le 26 mai à Montréal par le RQSV, l'Institut pour une Écosociété et le Collectif d'études sur les pratiques solidaires: 1 conférence et 3 tables rondes, une centaine de participants
- Le Mouvement québécois pour une décroissance conviviale est officiellement créé en juillet ☞

¹ <http://www.atquebec.org/>

Pour favoriser la décroissance : la décentralisation

par Serge Mongeau

À juste titre, on s'inquiète beaucoup de l'avenir de la planète. L'épuisement des ressources, les gaz à effet de serre, les guerres pour le pétrole et toutes leurs conséquences désastreuses, tout cela préoccupe. Et nos gouvernements en parlent et organisent des conférences, ils signent des protocoles d'entente, mais rien n'avance vraiment. Inexorablement, les écarts entre riches et pauvres s'accroissent, la température s'élève, les espèces disparaissent... Quand on y réfléchit, il ne peut en être autrement : nos gouvernements fortement centralisés disposent de gros budgets et entreprennent de gros projets; ils cherchent des solutions globales à des problèmes causés par des comportements locaux. Et pour ce type de solutions, ils ont besoin de toujours plus d'argent, d'où leur dépendance à une croissance économique constante. Croissance économique qui signifie utilisation accrue des ressources et plus grande production de déchets. C'est le cercle vicieux dans lequel nous nous trouvons.

Une façon d'agir concrètement serait de modifier notre occupation du territoire. Et cela ne peut se faire sans une décentralisation authentique, qui remet aux régions les pouvoirs de s'administrer et de prendre les décisions qui les concernent en même temps que les moyens de le faire.

Établissons d'abord clairement qu'il est grandement temps de cesser de tout mesurer à l'aune de l'économie. Notre société laïque a remplacé la soumission à la loi de Dieu par celle aux impératifs de l'économie. Dans toutes les décisions, préséance est donnée à l'économie : toute autre considération est mise de côté. Il coûterait plus cher de maintenir deux écoles? Fermons-en une : les enfants se promèneront pendant deux heures chaque jour dans des autobus, cela importe peu. Décisions économiques prises à partir de calculs faussés qui n'intègrent qu'une partie des coûts, sans tenir compte des implications sociales ou environnementales. Il faut par exemple voir l'anathème qui frappe tous ceux qui s'opposent au projet d'un port méthanier à Lévis : comment peuvent-ils exprimer leurs craintes pour la sécurité de la population, pour la préservation des paysages, pour le réchauffement de la planète, devant la perspective d'éventuelles retombées économiques pour la région? Quel égoïsme, quel manque de civisme même...

Non, il faut cesser de tout ramener à l'économie. Il ne s'agit donc pas de considérer la décentralisation sous l'angle économique – serait-ce plus ou moins avantageux économiquement pour le Québec? – mais en termes de qualité de vie. Et je crois que nous avons tout avantage à effectuer au plus tôt un virage majeur en ce sens; j'estime même que nous n'avons pas le choix, au niveau de l'ensemble de la planète, si nous voulons nous assurer d'un avenir pour l'humanité. Partout dans le monde les régions rurales se vident au profit de métropoles qui deviennent de plus en plus invivables et surtout non viables pour la planète. Je crois qu'il est temps qu'on se penche sur les véritables coûts de la centralisation pour qu'enfin on réalise à quel point il est utopique de poursuivre dans la voie actuelle. Si on faisait cette réflexion, on renverserait le discours actuel : au lieu de se battre pour la décentralisation, on lutterait contre la centralisation. Changement de perspective important!

La grande ville séduit, elle attire et grossit constamment et, au sein de l'État, prend une place de plus en plus importante dans les décisions. Accaparant beaucoup de ressources financières, il en reste moins pour les régions qui bientôt souffrent de diverses carences faute de moyens. C'est le modèle actuel, mais il ne peut continuer. Plus de concentration, plus déplacements de marchandises et de personnes, plus de ressources nécessaires et plus de pollution. Il faudrait aussi s'interroger sur les coûts sociaux de cette concentration : la spéculation foncière qui entraîne une hausse des coûts du logement et une augmentation de la pauvreté, de l'itinérance, de la prostitution... Les taux de narcomanie, d'alcoolisme et de suicide ne devraient-ils pas nous porter à réfléchir?

Il faut repenser notre occupation du territoire en même temps que toute notre organisation sociale. Le gigantisme n'est pas un modèle acceptable. Issu de cet esprit de compétition à la base du capitalisme, il n'est pas viable à long terme. Il faut que nous réalisions que l'espèce humaine a pris une telle expansion qu'elle ne peut plus se permettre n'importe quoi.

La Terre a encore de quoi sustenter tout ce qui y vit, mais à condition que chacun s'y contente de sa juste part. Et nous, les humains, nous révélons beaucoup trop gourmand.

Il faut, pour respecter les possibilités de la planète, trouver les moyens de vivre collectivement plus sobrement. Nous donner des communautés qui nous permettent de répondre à nos besoins de façon plus autonome, plus locale et plus juste. Avec moins de transport, plus de solidarité, plus de services de proximité. Plus d'humanité aussi. Je préfère le beau sourire de ma postière à un distributeur automatique de timbres.

Il reste encore des citoyens qui demeurent à l'extérieur des grandes villes. Ils luttent souvent avec acharnement pour continuer là où ils sont; ils sont à l'occasion envieux et parfois rejoints par des citoyens déçus. Si l'on veut recréer des communautés viables, il ne s'agit que de leur donner les moyens de mieux s'organiser. Certes d'un lieu à l'autre ils arriveront à des solutions diverses; mais avec des structures démocratiques adéquates, ils trouveront bien les moyens de répondre à leurs besoins, en effectuant les choix qui leur conviennent et qui assurent la survie de leur milieu.

Utopie que tout cela? Non, voie de survie pour une humanité qui de plus en plus est forcée d'abdiquer sa liberté pour devenir des consommateurs passifs qui s'entassent dans des villes-tout-à-la-consommation, où la vie perd son sens véritable. ☞

Trop, c'est comme pas assez!

par Diane Gariépy

Mettons que vous voulez observer un petit voilier sur le Saint-Laurent et que vous n'avez pas de lunette d'approche. Qu'est-ce que vous faites? Vous utilisez votre main pour faire un cône et votre vue prend alors de l'acuité. Au fond, pour mieux voir, vous avez dû supprimer la vue latérale. Pour mieux observer un objet, il faut supprimer les autres.

Avez-vous déjà essayé d'admirer La Joconde au Musée du Louvre? Il est bien difficile de se recueillir en ce lieu où il y a trop de beaux tableaux!

Avez-vous déjà réussi à vraiment faire honneur à un bon plat quand, sur une table de buffet, on vous offre vingt autres plats tout aussi savoureux?

Pouvez-vous lire tranquillement Le Voir de la semaine en écoutant les suggestions de sorties de Francine Grimaldi sans vous sentir ... essoufflé-e?

Appréciez-vous le fait qu'on vous serve plusieurs musiques en même temps quand vous déambulez sur la rue Sainte-Catherine pendant le festival des Francofolies?

Trop, c'est comme pas assez. Je me redis qu'il faut éviter la sur-sollicitation des sens pour mieux goûter un plat, une musique, un beau tableau, un beau bateau... ☞

UN BRIN DE LECTURE...

Comment les riches détruisent la planète

Hervé Kempf

Paris, Seuil, 2007, 150 p.

Recension de Dominique Boisvert

Voici un livre important et facile à lire pour tous. Une sorte de grand reportage d'à peine 125 pages écrites en gros caractères, mais qui est comme de la dynamite! Et qui apporte deux contributions majeures au débat écologique : le lien inséparable qui existe, selon l'auteur, entre la crise écologique et la crise sociale, entre les questions d'environnement et celles de justice; et la nécessité d'imposer la simplicité par le haut, en commençant par les plus riches.

Kempf est le réputé journaliste du Monde spécialisé en environnement. Ses constats sur l'état du monde, brève mais vivante synthèse de bien des choses qu'on a lues ou entendues au cours des années, ne servent qu'à introduire le sujet. Il s'attarde plutôt, à partir du chapitre 2, à montrer les liens étroits entre la croissance des richesses et des inégalités et la dégradation accélérée de notre planète. Puis, à la suite de l'économiste américain du 19^e siècle Thorstein Veblen, il montre comment la richesse ne sert pas d'abord à

satisfaire les besoins humains mais plutôt à se comparer et à rivaliser, dans une spirale sans fin vers le haut et le toujours plus. D'où l'impossibilité de respecter les limites de la planète à moins d'inverser cette dynamique et l'impossibilité d'inverser cette dynamique à moins de commencer par en haut, par les plus riches. Car s'il est clair que c'est l'ensemble du milliard d'humains qui habitent l'Amérique du Nord, l'Europe et le Japon (en gros le 20% de la population mondiale qui consomme 80% des ressources planétaires) qui doivent surtout réduire leur consommation, ces gens (cette majorité qu'on appelle souvent la classe moyenne) n'accepteront jamais de le faire si l'exemple n'est pas donné par les plus riches d'entre eux.

Ces propositions, qui comprennent un «revenu maximum acceptable» comme il y a un «revenu minimum garanti», peuvent sembler pour l'instant bien utopiques. Et pourtant, l'auteur termine son livre en démontrant de façon convaincante combien il en va non seulement de la survie de la Terre et de ses écosystèmes mais aussi de la démocratie elle-même : nos sociétés libres, riches et démocratiques sont sérieusement menacées si nous n'acceptons pas d'entrer dans ce que le philosophe Hans Jonas appelait «l'époque d'exigences et de renoncements âpres qui nous attend».

Il faut choisir¹

par Mario Charland

Le capitalisme ne peut se contenter d'un équilibre «naturel» entre producteurs et consommateurs, il cherche constamment à développer de nouveaux marchés et doit, pour cela, délaisser ceux déjà conquis, provoquant ainsi crise économique, chômage, délocalisation,

pauvreté, etc. Cette philosophie du marché, malgré ses allures «inoffensives», est extrêmement violente dans ses tenants et aboutissants et c'est pourquoi la décroissance, en totale opposition au libéralisme économique tel qu'il est présentement mis en application, n'a aucune chance de survie dans un tel contexte. On ne peut à la fois chercher à s'enrichir et partager cette richesse, il faut choisir...

¹ Pour obtenir le texte complet (5 pages), s'adresser au RQSV



AGORA

Liste des groupes de simplicité volontaire

Baie-Comeau (depuis juin 2004)

Marquis Méthot : 418 589-9059
mariecatlavoie59@hotmail.com

Beauce (personne-ressource)

Gilbert Rodrigue et Danielle Fay : 418 774-9000
grodrigue@sogelet.net

Gatineau (depuis l'été 2006)

Karine Sigouin ou Pierre-Luc Bond : 819 777-3448
Émilie Norman-Fortin : 819 210-0932
svgatineau@hotmail.com

Lanaudière (depuis janvier 2004)

Caroline Frappier : 450 755-54 65
maddog902@hotmail.com
<http://cf.groups.yahoo.com/group/svjoliette>

Longueuil (depuis septembre 2005)

Groupe d'achats : Josée Morel au 450 679-3254

Montréal – Ahuntsic (depuis 2002)

Anne Marchand : 514 938-1224
amarcha@ucalgary.ca

Paspébiac (Gaspésie – projet de groupe)

Nathalie Ahier : 418 752-2040
cjepasp@globetrotter.net

Portneuf (depuis l'automne 2004)

Marie-Claude Denys : 418 873-1302
mcdenys@globetrotter.net

Québec (depuis l'automne 2001)

Pascal Grenier : 418 660-3550
responsable@gsvq.org
<http://www.gsvq.org/>
(Émission radio « En toute simplicité », mercredi de 17 h à 18 h, sur CKIA 88,3 FM – <http://www.meduse.org/ckiafm>)

Saguenay – Chicoutimi (depuis novembre 2002)

Monique Jomphe : 418 548-0582
monjomphe@hotmail.com

Sainte-Anne-des-Plaines (depuis septembre 2005)

Joan Boily : boilyjo@yahoo.fr
Sylvie Carrière : 450 478-6537

Sherbrooke (depuis 2000)

Denise Turcotte : 819 563-8144
acef.estrie@qc.aira.com
Marie-Anne Tanné : 819 820-1797

Trois-Rivières (depuis 2000)

Monique Émond ou Jean-Jacques Gauthier : 819 378-7888
acef@infotek.qc.ca

Victoriaville (depuis l'été 2002)

Guylaine Martin : 819 795-3721
martinguyaine19@hotmail.com



PETITES NOUVELLES DU RQSV

Le samedi 22 septembre dernier, un noyau de valeureux Simplicitaires et membres formels du Réseau se réunissaient dans une fort jolie salle de l'Est de Montréal pour recevoir le bilan de l'année 2006-2007, se faire dévoiler le plan d'action du Réseau pour les trois prochaines années, remercier les administrateurs pour leur beau travail et nommer le CA qui prendra la relève, certains pour un an encore, d'autres pour un mandat de deux ans. Ceux et celles qui voudraient en savoir plus et plus sur ce qui s'est dit, sur qui était là, sur les échanges informels, sur la bouffe partagée, etc... Eh bien, adressez-vous à notre nouveau permanent, Alain Lavallée ou téléphonez à quelqu'un qui y était. Surtout, décidez donc tout de suite de réserver votre place pour l'Assemblée générale d l'an prochain!

Bilan 2006-2007

Malgré des ressources limitées, il est toujours étonnant d'entendre la liste des très belles réalisations du CA, de la permanence, et surtout des bénévoles. En voici quelques unes :

- Un bulletin qui conserve sa périodicité de quatre numéros par année, bulletin entièrement réalisé par des énergies bénévoles. Un impact qui va au-delà des frontières grâce à des échanges d'abonnements.
- Des causeries mensuelles au local du Réseau entièrement organisées par une de nos membres.
- Des kiosques d'information lors de colloques et d'évènements publics.
- Des conférences dans des associations à but non lucratif, dans les cégeps, les bibliothèques, les universités, etc
- Un gros colloque à Québec sur le thème «De l'avoir à l'être»
- Des groupes régionaux de toutes tailles
- Une belle présence dans les médias, journaux, radio, télévision, films...
- Des collaborations avec d'autres organismes, et même la main à la pâte pour façonner le tout nouveau Mouvement québécois pour la décroissance conviviale.

Les bénévoles et toutes les personnes qui ont contribué à ce grand succès ont été remerciées chaleureusement, même celles qui n'avaient pu être présentes à l'AGA.

Plan d'action 2007-2008

Le plan d'action, cette année, nous a été présenté sous la forme de ce que l'on appelle communément une «planification stratégique» échelonnée sur trois ans. Impressionnant! Le tout sous forme d'un tableau avec Objectifs, Sous-Objectifs, Responsable, Échéancier et Heures estimées. Tout un programme! Le CA a travaillé fort et on a senti dans l'assistance une grande satisfaction de voir bientôt le RQSV se développer avec un maximum de cohérence.

J'ai personnellement bien aimé la remarque de Jacinthe Laforte qui a dit : peut-être qu'on devra se mettre d'abord en tête de réaliser au moins une de ces belles idées...

LA bonne idée qui semble effectivement émerger particulièrement de cet immense plan de développement, c'est sans contredit «Favoriser la création de groupes et maintien des groupes actuels.» Enfin, la volonté politique est là pour s'occuper de nos membres et favoriser les liens entre eux, les équipes, le maillage entre les personnes, le réseau, quoi!

Prises de position publique du RQSV

Fut également fort bien accueillie la toute nouvelle politique concernant les prises de parole publiques de la part du Réseau. Désormais, on pourra constater la présence du Réseau dans les débats publics, les journaux, les médias électroniques à l'occasion de Noël et autres fêtes cycliques. Nous verrons notre nom au bas de pétitions de groupes apparentés. Pourquoi cela? «Pour ancrer nos principes dans des situations concrètes et actuelles. Pour appuyer d'autres causes qui vont dans le sens de la simplicité volontaire.»

Bien sûr, cela se fera après débat au CA et les sorties publiques devront se faire dans les limites de nos capacités, du temps disponible, et en concordance avec notre plan d'action.

Financement du Réseau = Recrutement de nouveau membres

La présentation de la situation financière du Réseau en a laissé plus d'un inconfortables. C'est que tout repose sur l'idée un membership en progression constante. Ce qui ne correspond plus à la réalité. Il faudra les efforts concertés de nos membres actuels pour susciter de nouvelles adhésions et l'effort de tous pour s'assurer que ces nouveaux membres vont s'attacher au Réseau.

Simpli...quoi?

Ça y est. C'est avec tambours et trompettes (ou presque!) que notre nouveau permanent, Alain Lavallée, nous a révélé officiellement le nouveau nom des pratiquants de la SV né d'une consultation dans nos rangs pour désigner les adeptes de la simplicité volontaire. Ce mot, c'est «simplicitaire».

C'est joli, non? Maintenant, libre à vous de l'utiliser dans vos communications à venir.

Rubrique «Petits messages»

Pour faciliter les liens entre nos membres, une nouvelle rubrique verra le jour dans le prochain numéro du Simpli-Cité. Elle s'appellera «Petits messages». Vous avez un petit projet à faire connaître aux autres membres ? Vous voulez rassembler autour d'une action simplicitaire? Vous pourrez alors vous afficher dans cette rubrique. Vous verrez : cela ne sera pas très compliqué.



Conseil d'administration

Un CA nous quitte, un autre prend la relève.

Remercions bien chaleureusement les artisans du conseil d'administration qui sortent de charge : **Virginie Guibert, Louis Chauvin, Chantale Grandchamp, Line Parent, Isabelle Forget, Daniela Stan, Coralie Deny** ...

Et accueillons solennellement la nouvelle équipe : **Virginie Guibert, Louis Chauvin, Chantale Grandchamp, Sébastien Tétreault, Pascal Grenier, Joan Boily, Coralie Deny.**

[...] *Au beau du compte, on a souvent beaucoup plus de disques qu'on a le temps d'en entendre. [...] C'est très révélateur et en quelque sorte prémonitoire d'une société de répétition ou de stockage, où la jouissance consisterait à stocker le simulacre de dialogue qu'on n'aurait plus l'envie ou le temps d'avoir avec les autres. Cela est vrai dans la musique, c'est aussi vrai ou ça peut le devenir dans des tas d'autres rapports sociaux.*



Jacques Attali

Extrait de *Le Sel de la science* dans une des entrevues réalisées par Fernand Séguin. Éditions Québec-Sciences 1980

Faites lire le Simpli-Cité !

Que faites-vous de votre Bulletin Simpli-Cité une fois que vous l'avez lu ?

Avez-vous pensé à le passer à un-e ami-e ?

Pourriez-vous le laisser dans une salle d'attente chez le médecin ?

Ne pourriez-vous pas le prêter à un groupe communautaire et demander de le commenter pour le plus grand bénéfice du Réseau ?

Serait-il possible que vous le présentiez à votre bibliothécaire préféré-e pour suggérer que la bibliothèque municipale s'abonne ?



DEVENIR MEMBRE DU RQSV

Le Réseau québécois pour la simplicité volontaire (RQSV) réunit des personnes qui veulent vivre et promouvoir la simplicité volontaire comme moyen d'améliorer leur propre vie et de contribuer à édifier une société plus juste et plus durable.

Le RQSV est un organisme sans but lucratif financé par la cotisation annuelle et les contributions volontaires* de ses membres, ainsi que par la vente du bulletin *Simpli-Cité* et de livres. La cotisation annuelle est de 25 \$.

En devenant membre, vous :

- recevez le bulletin *Simpli-Cité* (quatre fois par an, par la poste ou par courrier électronique);

- favorisez la création de nouveaux groupes de simplicité volontaire et la diffusion à grande échelle des avantages individuels et collectifs de ce mode de vie;
- pouvez participer et voter à l'assemblée générale annuelle;
- profitez d'une réduction de 15 % sur les livres du RQSV;
- bénéficiez d'un prix réduit lors des activités payantes du RQSV.

* Il est possible de soutenir financièrement le RQSV et de recevoir un reçu pour fins d'impôt en faisant un don (distinct de la cotisation) à l'ordre de la Fondation Écho-Logie.

ADHÉSION AU RQSV

Nom _____		Date _____
Adresse _____	Ville _____	Code postal _____
Téléphone (résidence) _____	Téléphone (travail) _____	Courriel _____

Cotisation annuelle de 25 \$

Abonnement* à *Simpli-Cité* : 10 \$

Le coût de l'abonnement est de 20 \$ pour les groupes et institu-

tions

(chèque ou mandat poste à l'ordre du RQSV)

*N.B. : La cotisation de 25 \$ pour être membre du RQSV vous donne droit **gratuitement** à *Simpli-Cité*. Indiquez ci-contre le moyen de livraison.

Je veux recevoir le bulletin *Simpli-Cité* : par la poste par Internet

Veuillez retourner formulaire et chèque au : Réseau québécois pour la simplicité volontaire
1710, rue Beaudry, local 3.3
Montréal (Québec) H2L 3E7

J'aimerais que le RQSV donne mes coordonnées au groupe de simplicité volontaire de ma région (s'il y a lieu).

Je souhaite former un nouveau groupe de simplicité volontaire dans ma région.

En devenant membre, je souhaite :

- rencontrer d'autres personnes apprendre des trucs pratiques approfondir ma réflexion
 soutenir le mouvement de la simplicité volontaire m'impliquer de la façon suivante :

Je soutiens le RQSV (contribution volontaire)

25 \$ 50 \$ 100 \$ 1 000 \$ Autre : _____

Reçu pour fins d'impôt (don minimum de 25 \$).

Envoyez-nous un chèque à l'ordre de : Fondation Écho-Logie
1710, rue Beaudry, local 3.3
Montréal (Québec) H2L 3E7

Pour être membre,
vous devez régler votre
cotisation et votre don
séparément.